

BOZARSLAN, Hamit, Vincent Duclert et Raymond H. Kévorkian – *Comprendre le génocide des Arméniens. 1915 à nos jours*. Paris, Tallandier, 2015, 496 p.

Avec *Comprendre le génocide des Arméniens. 1915 à nos jours*, Hamit Bozarslan, Vincent Duclert et Raymond H. Kévorkian ont conçu un ouvrage couvrant l'ensemble du champ historiographique relatif au génocide des Arméniens. Produire un bon ouvrage de synthèse sur un sujet aussi vaste et complexe que le génocide des Arméniens, en retraçant à la fois les prémisses et les répercussions de cet événement historique majeur, et proposer le tout à un prix et dans une forme accessibles au plus large public : voilà un exercice qui représente un défi de taille, que ces trois historiens spécialistes du sujet ont tenté de relever.

Structuré en trois parties, le livre couvre sous une forme synthétique les trois grands domaines de l'historiographie consacrée au génocide. Présentée comme « un résumé très accessible » (p. 14) auquel le lecteur est invité à se référer si nécessaire, l'introduction retrace les grandes lignes du processus génocidaire et présente sous forme condensée le propos des trois parties qui vont suivre. La première, écrite par Raymond H. Kévorkian, est consacrée à « La destruction des Arméniens ottomans » et expose avec clarté et précision les différentes étapes du processus d'extermination, depuis les massacres de 1895-96 jusqu'au génocide proprement dit. Fidèle à sa méthode consistant à élaborer son interprétation non seulement à partir des archives des agents du génocide, mais aussi et surtout à puiser largement dans les témoignages des victimes, Kévorkian offre ici une excellente synthèse de ses travaux.

Rédigée par Hamit Bozarslan, la seconde partie consacrée aux « Fondements idéologiques, politiques et organisationnels de la destruction » explore l'idéologie jeune-turque à la fois dans le temps long et le temps court, son inscription dans le contexte ottoman et turc (en tant que réponse à la « trahison arménienne ») mais aussi au sein d'une histoire européenne marquée par les révolutions nationalistes et les idéologies totalitaires. Bozarslan s'attache à démontrer la singularité d'une combinaison paradoxale entre scientisme positiviste, darwinisme social et le millénarisme révolutionnaire caractéristique de l'unionisme qui, associée à une série de facteurs contextuels et aux spécificités des modes d'organisation et de légitimation du Comité Union et Progrès (en particulier une conception de l'action politique et une philosophie de l'histoire résumées sous le nom de *comitadjilik* [p. 151]), permet d'expliquer la dynamique génocidaire comme expérience d'une violence extrême de nature à la fois « intime » (p. 202) et « eschatologique » (p. 195-97, l'auteur se référant ici à Marc Nichanian). Il analyse enfin le négationnisme d'État de la République comme le prolongement direct de la violence génocidaire, retraçant les lignes de continuité entre unionisme et kémalisme, montrant comment « à travers les décennies, une mémoire et une pensée d'État se sont forgées, marquées par la continuité » (p. 236).

La troisième partie enfin, qui est aussi la plus longue, est de la plume de Vincent Duclert. Elle présente une histoire politique, juridique, mémorielle et plus largement culturelle des répercussions des massacres et du génocide des Arméniens dans le monde (essentiellement occidental, si l'on excepte les cas de la Turquie et

de l'Arménie soviétique). Cette histoire se structure autour d'une opposition entre, d'une part, une lutte pour la reconnaissance du côté de la communauté arménienne et, d'autre part, une négation concertée du côté de l'État turc. Cette opposition est resituée dans un contexte international où la *realpolitik* des États occidentaux dispute le terrain à une « conscience humanitaire » naissante (p. 255) dont le sort des Arméniens devient un symbole dès le XIX^e siècle. Duclert ne manque pas de se pencher sur les différentes interprétations de l'événement et les violents conflits engendrés par la pérennité, jusqu'à nos jours, du négationnisme d'État. Le défi de cette dernière partie est donc de rassembler tous les aspects des répercussions et de la réception de l'événement aux plans à la fois européen et mondial, depuis les massacres de 1894 jusqu'à nos jours. Cet exercice aussi difficile que périlleux est globalement réussi.

On peut cependant souligner quelques faiblesses de l'ouvrage. D'abord celles qui relèvent probablement davantage de choix éditoriaux, comme une table des matières ne détaillant pas les sous-chapitres, le regroupement des notes en toute fin d'ouvrage, ou la bibliographie sélective. Pour remarquable qu'il soit, ce travail à trois voix mérite par ailleurs d'être interrogé dans sa conception même. On peut ainsi se demander si ces trois études pour « comprendre le génocide » n'auraient pas gagné à être elles-mêmes resituées au sein des différents courants historiographiques et, plus largement, au sein des recherches sur la violence politique extrême. Or les références et les comparaisons se cantonnent essentiellement à la Shoah, en particulier dans la seconde partie, au détriment d'une approche plus globale, dont se réclament pourtant les auteurs. Cela impliquerait de préciser d'emblée que le génocide de 1915 n'est pas « le premier génocide du XX^e siècle » mais bien le second après le génocide des Héréros et Namas en Namibie.

Mais surtout, c'est le concept même de « compréhension » que l'on eût aimé voir commenté dès l'introduction, à travers sa relation avec la notion de « connaissance », mais aussi, en référence au débat ancien sur le dualisme épistémologique professé par Wilhelm Dilthey, avec celles d'« explication » et d'« interprétation », ou encore avec la notion de « preuve » (juridique ou historiographique). Autant de notions trop brièvement abordées (p. 22). Car le choix du titre soulève bien la question du rôle de l'historien dans ses différences avec celui du juge, du témoin, mais aussi de l'anthropologue, du sociologue ou du philosophe.

Aussi, pour véritablement rendre justice à la notion de « compréhension » annoncée par le titre et que laissent supposer la profondeur de réflexion des citations situées en exergue, il manque à l'ouvrage une introduction exposant d'emblée les enjeux historiographiques relevant de l'épistémologie et de la théorie de l'histoire, qui ne sont qu'indirectement abordés. On aurait notamment souhaité que soient expliquées les singularités du travail historiographique sur le génocide des Arméniens aux plans théorique et épistémologique, en particulier à travers le rôle structurant du phénomène négationniste (à distinguer du « déni ») comme exigeant l'établissement d'une preuve de l'intention génocidaire au sens positiviste, acculant l'historien à se conformer à la « loi de l'archive » et générant des conflits au sein même de la discipline historique relevant parfois de

formes « subtiles » de négationnisme et de révisionisme, notamment en affrontant la question de la « perversion historiographique » (pour reprendre certaines des notions de Marc Nichanian). Ou encore en ce qui a trait à la différence déterminante au plan méthodologique entre l'approche de la Catastrophe, désignant l'événement perçu et réfléchi par les témoins, et le génocide, comme crime dont on décrit le déroulement et dont on cherche à expliquer les ressorts et l'intention, une distinction qui gagnerait à être mise en regard de l'évolution de l'historiographie de la Shoah vers une « histoire intégrée » (Saul Friedländer). Ou, enfin, plus généralement à travers un exposé des thèses et des méthodologies explorées par les historiens tout au long de ces vingt, voire trente dernières années, notamment à travers le rôle de la comparaison avec la Shoah. Une telle réflexion, pourtant menée par les trois auteurs dans d'autres de leurs travaux, aurait permis de mieux saisir les enjeux du travail de synthèse ici proposé.

Ces réserves ne retirent rien, cependant, à la grande valeur de l'ouvrage : il a le mérite de proposer une synthèse accessible, écrite dans une langue claire. Il inscrit le génocide des Arméniens comme événement majeur de l'histoire mondiale. Enfin, il accorde une place importante aux sources testimoniales et démontre, si besoin en était, la nécessité de se fonder sur celles-ci, y compris pour reconstituer l'évolution de l'intention criminelle au plan historiographique.

Aurélia Kalisky
Centre Marc Bloch – Berlin.

NICHANIAN, Mikaël – *Détruire les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Paris, PUF, 2015, 273 p.

L'ouvrage de l'historien Mikaël Nichanian, chercheur associé au Collège de France et conservateur à la Bibliothèque nationale de France, constitue une synthèse utile et accessible à un lectorat désireux de comprendre les conditions de l'avènement et de la mise en œuvre du génocide des Arméniens de l'Empire ottoman durant la Grande Guerre, ainsi que ses conséquences immédiates pour la société turque. Cet ouvrage fait le point sur les recherches les plus récentes sur cet événement-catastrophe. C'est là une des grandes qualités de cet ouvrage que de présenter de façon claire et rigoureuse les connaissances scientifiques acquises depuis une vingtaine d'années sur l'un des premiers génocides du XX^e siècle.

D'emblée, l'auteur précise la question centrale qui anime sa réflexion : quelles sont les conditions sociales et historiques qui ont favorisé la conception et la réalisation du génocide des Arméniens par les autorités ottomanes au pouvoir en 1915? C'est à ce problème que l'auteur tente de répondre à travers cinq chapitres qui embrassent une chronologie étendue qui va de la naissance de la « question arménienne » sous le sultanat d'Abdülhamid en 1878 jusqu'à la Turquie d'après-guerre en 1922. Dans ce cadre historique, une des thèses défendues par l'auteur :